

JOEL BIARD

SEMANTIQUE ET ONTOLOGIE DANS L'ARS MELIDUNA

*Estratto da:*  
GILBERT DE POITIERS  
ET SES CONTEMPORAINS  
AUX ORIGINES DE LA LOGICA MODERNORUM



BIBLIOPOLIS



JOËL BIARD

## SEMANTIQUE ET ONTOLOGIE DANS L'ARS MELIDUNA

Dans les textes du XII<sup>e</sup> siècle, la réflexion sur la signification est plus foisonnante que dans ceux du XIII<sup>e</sup>, où la supposition est au centre des discussions. Peut-être parce que les concepts qui vont être ceux de la logique terministe ne sont pas encore précisément établis, ces textes posent, chacun à leur manière, le problème des rapports entre signification, nomination, appellation, parfois supposition, toutes notions qui désignent divers types de renvois signifiants. La signification n'y est pas présupposée comme un concept dont le contenu serait reçu pour évident, elle est analysée, en elle-même et dans ses relations aux autres concepts.

Dans le développement de cette réflexion sémantique qui est aux origines de la *logica modernorum*, l'*Ars Meliduna* a été considérée comme « un maillon essentiel (a cardinal link) »<sup>1</sup>. Selon L. M. de Rijk, ce texte date de la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle, et sans doute peut-il être situé plus précisément entre 1154 et 1180. Son auteur est par conséquent d'une ou deux générations postérieur à Abélard, à une période où différentes « écoles » se sont formées en se reconnaissant dans l'enseignement d'un maître: les *Parvipontani*, les *Montani*, les *Porretani*, les *Melidunenses* ... Quelques thèses, présentes dans notre texte et attribuées dans d'autres œuvres aux *Melidunenses*, ont motivé la désignation d'*Ars Meliduna*. De nom-

<sup>1</sup> Cf. L. M. DE RIJK, *Logica Modernorum*, vol. II, partie 1, Assen, 1967, p. 279. On trouve dans cet ouvrage une édition partielle de l'*Ars Meliduna*. Une édition critique est actuellement en préparation par Y. Iwakuma, de l'Université de Kyoto, que je remercie vivement pour m'avoir permis d'utiliser une transcription provisoire. C'est cette dernière que je citerai, la numérotation des folios permettant de retrouver aisément les passages cités par L. M. de Rijk.

breux développements critiques montrent que ce texte s'engage dans les débats de l'époque concernant l'objet de la signification, le statut de l'universel, l'imposition des noms, mais aussi l'inférence (ce qui « suit » d'une proposition) ou l'énonçable... Assigner un nom de maître ou d'école à chacune des théories évoquées permettrait sans doute de tracer un tableau assez complet des théories de la signification au milieu du XII<sup>e</sup> siècle. Mais nous n'en avons pas actuellement les moyens. Examinant la théorie des termes (donc laissant de côté la théorie de la proposition et de l'énonçable), je me propose simplement de mettre en évidence les principales thèses concernant la signification et d'essayer par là de situer l'*Ars Meliduna* dans le développement des concepts et des méthodes de la *logica modernorum*.

\* \* \*

Presque à son début, l'*Ars Meliduna* établit un rapport original entre l'institution des mots, l'appellation et la signification. Pour mesurer l'importance de ces quelques lignes, il faut se rappeler que de manière dominante au XII<sup>e</sup> siècle, l'imposition, rendant compte du caractère signifiant des mots, est liée à la signification. Dans son *Commentaire sur les Catégories*, Boèce avait présenté l'imposition comme l'acte par lequel des noms sont attribués aux choses<sup>2</sup>. Certes, l'imposition semble impliquer un lien direct à la chose tandis que l'interprétation boécienne du *Peri Hermeneias* fait de la signification une relation à l'intellection. Mais par la suite, ces deux thèmes se rejoignent, comme Boèce lui-même y invite en liant langage et intellection<sup>3</sup>. Dans la première moitié du siècle, Abélard a rassemblé dans une même constellation signification, imposition et intellection: « Officium itaque [vocum] ad quod institutae sunt, significare est, hoc est intellectum constituere »<sup>4</sup>.

<sup>2</sup> Cf. BOËCE, *In Categorias Aristotelis*, PL 64, col. 159A: « Humanus solum genus exstitit, quod rebus nomina posset imponere. Unde factum est ut sigillatim omnia prosecutus hominis animus singulis vocabula rebus aptaret ».

<sup>3</sup> Cf. ID., *Commentarium in Librum Aristotelis Peri Hermeneias*, ed. 2da (Pars posterior secundam editionem et indices continens), rec. C. MEISER, Lipsiae, 1880; L. I, c. 3, p. 71.

<sup>4</sup> ABÉLARD, *Logica Ingredientibus, Glossae super Peri Hermeneias*, ed. B. GEYER, *Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters*, vol. XXI, Münster i. W., 1919-27, p. 309, 21-22. Cf. également *ibid.*, *Glossae super Praedicaamenta Aristotelis*, p. 112, 40: « [Est] in causa impositionis nominum signifi-

L'*Ars Meliduna* bouleverse ce schéma en liant institution et appellation: « Institutio vocum non fuit facta ad significandum, sed tantum ad appellandum »<sup>5</sup>.

L'appellation, concept dérivé de la notion de « nom appellatif », c'est-à-dire convenant à plusieurs individus<sup>6</sup>, joue, comme on sait, un grand rôle dans les textes de la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle. La relation entre le nom et les individus qu'il nomme est par là distinguée de la signification, habituellement conçue comme le renvoi à une nature, propriété ou forme. L'*appellatio* devient un concept opératoire dans l'analyse sémantique dès le *De Grammatico* d'Anselme et se répand au XII<sup>e</sup> siècle. Adam du Petit Pont l'utilise dans l'*Ars Disserendi* pour définir l'équivocité et l'univocité<sup>7</sup>. Mais dans ce texte, l'*appellatio* désigne simplement le fait d'utiliser un nom, et non précisément une relation entre nom et objet; sinon, l'auteur ne pourrait pas parler d'une appellation unique pour des termes équivoques. Dans l'*Ars Meliduna* au contraire, l'*appellatio* est bien une relation entre un signe et des objets nommés.

catio intellectus prior ». Cela ne va sans doute pas sans discussion, comme en témoigne la controverse rapportée dans la *Dialectique* au sujet de l'imposition (cf. *Dialectica*, éd. L. M. DE RIJK, Assen, 1956, pp. 112, 23-114, 15). D'aucuns veulent en effet que le mot signifie les choses auxquelles il a été imposé; d'autres, se fondant sur la définition boécienne de la signification, estiment que cette dernière recouvre seulement la *sententia* exprimée par la définition. En ce cas, la signification ne saurait englober les termes inférieurs dans l'arbre de Porphyre. Des différences importantes subsistent toutefois entre la première de ces positions et celle qui sera développée dans notre texte. Car d'une part, les « inférieurs » qu'envelopperait selon elle la signification incluent aussi bien des espèces que des substances premières (cf. *loc. cit.*, p. 112, 32); d'autre part, le concept d'appellation n'est pas évoqué pour désigner cette relation impliquée par la signification.

<sup>5</sup> *Ars Meliduna* (dorénavant noté: A.M.), f. 213rb, 1-2.

<sup>6</sup> Cf. PRISCIEN, *Institutiones Grammaticae*, ed. M. HERTZ (« Grammatici Latini », rec. H. KEIL, vol. II & III), Lipsiae, 1855-1859, II 24, p. 58, 14-16: « Hoc autem interest inter proprium et appellativum, quod appellativum naturaliter commune est multorum, quos eadem substantia sive qualitas vel quantitas generalis specialise iungit ». Priscien emploie également *appellatio*, mais pas au sens que ce concept aura à partir du XI<sup>e</sup> siècle (cf. II 16, p. 54, 8-9).

<sup>7</sup> Cf. ADAM DU PETIT PONT, *Ars Disserendi*, ed. L. MINIO-PALUELLO [in *Twelfth Century Logic, Texts and Studies*, I: Adam Balsamiensis Parvipontani *Ars Disserendi (Dialectica Alexandri)*], Roma, 1956, p. 26, 17-18: « Equivocatio est eadem diversorum non eadem ratione appellatio »; et p. 31, 13-14: « Est autem univocatio eadem ratione diversorum eadem appellatio ».

Cet aspect est fortement mis en valeur au début du texte, même si ultérieurement l'appellation est définie de manière plus complexe, à travers des relations propositionnelles. Pour lors, le côté référentiel est mis au premier plan. En effet, la primauté de l'appellation sur la signification, d'emblée affirmée, est justifiée par une comparaison avec le baptême<sup>8</sup>:

Quod autem ad appellandum fuerint voces institutae, satis probabiliter coniectari potest ex illa impositione vocis quae fit cum puero nomen imponitur.

Le modèle du baptême peut assurément s'autoriser de quelques précédents: non seulement les formulations de Boèce mais aussi le thème biblique selon lequel Adam donna leur nom aux animaux<sup>9</sup>. Mais l'important est que dans cette comparaison nous ayons affaire à un acte et à une relation qui ne visent qu'une personne, plus largement un individu, une unité substantielle, abstraction faite de toute qualité ou nature connotée. En effet, si en raison de leur étymologie certains prénoms pourraient véhiculer une signification, lorsqu'un nom est attribué à un enfant, personne ne sait encore s'il sera juste, clément ou courageux. Le nom est simplement un moyen de désignation et un signe de reconnaissance<sup>10</sup>:

Ibi enim non quaeritur quid significabit illud nomen vel quo nomine puer significabitur, sed potius quis appellabitur.

L'*Ars Meliduna* n'ignore pas pour autant le rôle de l'intellect dans l'imposition. Les mots sont institués pour manifester des pensées à d'autres personnes<sup>11</sup>. L'intellection joue un rôle dans l'imposition et elle n'est pas rejetée vers un autre type de relation, telle que la signification. Toute relation sémantique suppose une dimension réelle et une dimension intellectuelle. Mais c'est actuellement son point d'application qui est au centre de l'analyse, et en ce qui concerne l'appellation, ce point d'application est constitué d'objets individuels.

<sup>8</sup> *A.M.*, f. 213rb, 2-4.

<sup>9</sup> Cf. *Genèse*, 2, verset 20.

<sup>10</sup> *A.M.*, f. 213rb, 4-5.

<sup>11</sup> Cf. *ibid.*, f. 213ra, 56-57: «Causa institutionis vocum fuit manifestatio intellectus idest ut haberet quis quo alii intellectum suum manifestaret»; et f. 213va, 20-22.

La signification n'est ni ignorée ni rejetée, mais elle est clairement subordonnée à l'appellation<sup>12</sup>:

Licet autem ad appellandum tantum fuerint institutae voces, tamen praeter appellationem habent etiam significationem; sed hanc ex appellatione contraxerunt, sive ex institutione facta ad appellandum.

La signification découle de l'appellation et non l'inverse. Cette manière d'appréhender la signification et son rapport à une relation référentielle (ici, l'appellation, plus tard la supposition) diffère de celle qui aura généralement cours au XIII<sup>e</sup> siècle, où la signification sera une relation première, prédonnée, présupposée par les autres propriétés du terme telles que la supposition. L'appellation étant ainsi au fondement des phénomènes linguistiques (étant ce pour quoi le langage a été institué), l'*Ars Meliduna* accorde une place inédite à la référence des termes. Sans aller jusqu'à dire que ce texte anticipe une approche extensionnelle des phénomènes sémantiques — car il met en œuvre toute une théorie de la signification qui ne se réduit pas à la dénotation d'êtres individuels<sup>13</sup> — sans doute contribue-t-il à élaborer des idées qui, plus tard (en particulier à Oxford dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle) aboutiront à redéfinir la signification elle-même sur la base de relations référentielles.

Cette primauté de la référence s'accompagne d'un requisit existentiel. Si l'objet auquel il correspond cesse d'exister, le nom perd son appellation; celle-ci requiert l'existence actuelle de la chose<sup>14</sup>. Le nom garde néanmoins sa signification, qui paraît ainsi indépendante de l'existence actuelle de la chose. En effet, la signification étend (*ampliat*) l'appellation. Cette thèse semble supposer que signification et appellation s'appliquent à des objets de même nature. Ce n'est pas tout à fait le cas, on le verra en étudiant la signification. Une telle formule prouve cependant que la signification, supposant une ampliation à partir de l'appellation, est bien seconde par rapport à cette dernière. Il faut donc nuancer l'affirmation, que l'on trouve quelques lignes plus bas, selon laquelle, dans certains cas, la signification et la supposition précèdent l'appellation. Un nom comme

<sup>12</sup> *Ibid.*, f. 213rb, 7-8.

<sup>13</sup> Cf. ici même la communication de H. A. G. Braakhuis.

<sup>14</sup> Cf. *A.M.*, f. 224ra, 42.

*Antéchrist* suppose et signifie sans encore rien appeler. Il n'est donc pas vrai que pour tout nom la signification présuppose l'appellation. Mais sur un plan plus global, c'est bien l'appellation qui est première car l'existence et le fonctionnement du langage se fondent en premier lieu sur la relation d'appellation et la signification se constitue d'abord sur leur base, dût-elle ensuite être modifiée.

Ce requisit existentiel est pris au sens fort comme exigence du présent. Certes, selon la temporalité du verbe, l'appellation peut s'étendre à d'autres temps, comme l'attestent les règles bien connues exposant les variations de l'appellation<sup>15</sup>. Mais avec un verbe au présent, un nom n'appelle que des objets présents (c'est-à-dire qu'il ne saurait être question ici d'une quelconque intemporalité), au point qu'un terme qui ne s'applique actuellement à aucun objet ne peut pas être employé de manière congruente (*congrue sumi*) avec un verbe au présent, que celui-ci soit affirmatif ou négatif<sup>16</sup>:

Ad haec autem si comode et vere dicitur 'aliqua rosa non est', oportebit necessario hoc intelligi aut pro praeterita aut pro futura, et sic habebit nomen appellationem cum praesenti ad res aliorum temporum; quod superius negavimus.

Même la définition de l'appellation exprime cette exigence du présent: « Est per verbum praesentis temporis vera attributio sive copulatio »<sup>17</sup>. Une telle liaison entre appellation et présent va devenir un lieu commun des textes de la fin du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècle. Simple-ment, la place privilégiée de l'appellation dans l'institution des noms confère à l'existence actuelle de l'objet un rôle qu'elle ne joue pas lorsque la signification, conçue comme connotation intemporelle, est prise pour relation première. De ce fait, sans y voir, ici non plus, au sens strict, l'anticipation de textes oxoniens du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle mettant la dénotation d'objets actuels au cœur de tout phénomène signifiant<sup>18</sup>, on ne peut pas ne pas être frappé par cette organisation et cette hiérarchisation originales des relations sémantiques.

<sup>15</sup> Cf. *A.M.*, f. 215vb, 2-8.

<sup>16</sup> *Ibid.*, f. 218va, 12-14.

<sup>17</sup> *Ibid.*, f. 224ra, 42-43.

<sup>18</sup> Cf. en particulier ROGER BACON, *Sumulae Dialectices*, ed. R. STEELE, « Opera hactenus inedita », fasc. XV, Oxonii, 1940, p. 283, 12-13: « Inponitur enim nomen rei presenti et appellato presenti ».

Mais bien qu'elle soit présentée initialement à travers le modèle du baptême, donc de l'acte simple de nomination, relation directe et ponctuelle entre un nom et un individu, l'appellation s'avère par la suite plus complexe. La définition déjà mentionnée la rattache à l'attribution ou copulation: « Est [...] vera attributio sive copulatio ». Ainsi sont introduites des relations intra-propositionnelles. Certes, l'*attributio* pourrait être entendue comme attribution d'un nom à une chose, mais la *copulatio*, de même que les indications sur le temps du verbe, attestent que le rapport appellatif est immédiatement transposé en relation propositionnelle. Les définitions du nom propre et du nom appellatif viennent confirmer cet aspect<sup>19</sup>:

Et proprium quidem eandem habere acceptionem quolibet praedicato sequente, appellativum vero variare appellationem suam secundum diversitatem temporum.

Pour le nom propre, c'est l'*acceptio* qui désigne le rapport au signifié. Cette notion, fréquemment utilisée au XIV<sup>e</sup> siècle comme genre le plus proche pour définir la supposition, indique toujours un rapport simple de substitution entre mot et chose; elle ne fait ici l'objet d'aucune explicitation. Mais il faut surtout remarquer que c'est la relation au prédicat, et plus précisément la manière dont ce prédicat influe ou non sur l'acceptation du terme (que l'on suppose ici être sujet), qui permet de différencier le nom propre du nom appellatif. Le premier a toujours la même acceptation, donc est toujours mis à la place du même objet réel, quel que soit le prédicat; le second voit son appellation varier en raison des autres termes de la phrase: temps du verbe et prédicat. Les relations propositionnelles et le contexte manifestent ainsi leur importance, au sein même de ce texte qui par ailleurs, nous l'avons vu, met au premier plan les relations référentielles.

Au croisement de ces deux axes, des déterminations ontologiques viennent se mêler aux aspects proprement logico-linguistiques. Il existe deux types de mots<sup>20</sup>:

<sup>19</sup> A.M., f. 215vb, 2-3.

<sup>20</sup> *Ibid.*, f. 213ra, 57-rb, 1. Cette façon de distinguer deux genres de mots (les noms et les verbes, conformément aux indications d'Aristote dans les chapitres 2 & 3 du *Peri Hermeneias*) semble courante à l'époque: on la retrouve dans

... sicut intellectu duo principaliter comprehendimus, suppositum scilicet et quod de eo dicitur, ita quoque inventa sunt duo genera dictionum, nomina scilicet et verba; haec ad supponendum, illa ad apponendum.

Le couple conceptuel *supponere/apponere* constitue comme toujours une distinction syntaxique entre un sujet et ce qui le détermine (verbe ou attribut). Le *suppositum* est en revanche plus complexe. Il est ce dont on énonce les attributs et cela se reflète par sa place dans l'ordre syntaxique. Mais il est en même temps le sujet réel dont on parle. Le terme sujet renvoie donc à la substance dans son existence réelle, dont on énonce les attributs, eux-mêmes en relation avec des qualités réelles. Le couple supposition/apposition recoupe ainsi la distinction de l'appellation et de la signification mais n'y équivaut pas. Ce qui est placé en position de sujet et qui par conséquent suppose (au sens de: constitue une chose réelle en « ce dont on parle ») appelle les réalités pour lesquelles il a été institué et, secondairement, signifie (nous verrons bientôt l'objet de cette signification). Le déterminant (verbe-prédicat) est apposé mais il a en même temps une signification et une appellation<sup>21</sup>. De ce point de vue, il y a symétrie entre ces deux composants du discours. D'un autre point de vue pourtant, il y a une dissymétrie, reflétant la dissymétrie plus fondamentale entre ce dont on parle et ce qu'on en dit — ce dernier étant nécessairement second et ordonné au premier. La primauté de l'appellation vient de ce que le langage a été institué pour parler *de rebus subiectis*. C'est pourquoi le sujet est plus propre à manifester la relation d'appellation: « Appellans ergo nomina res illas propter quas supponendas fuerunt instituta »<sup>22</sup>. La signification, en revanche,

le *Compendium Logicae Porretanum*, ed. ST. EBBESEN, K. M. FREDDBORG, L. O. NIELSEN, *Cahiers de l'Institut du Moyen Age Grec et Latin* 46 (1983): « In humana locutione duo considerantur, scilicet id de quo est sermo et id quod de ipso dicitur. Nomen vero inventum est ad significandum id de quo fit sermo, id est subiectum; verbum ad id quod de subiecto dicitur, id est predicatum » (I.7, p. 5, 34-37).

<sup>21</sup> Pour la signification, cf. f. 213va, 2 s.: « Verba quoque communes status significant ... »; pour l'appellation, voir le passage déjà mentionné au début, présentant les rapports de l'appellation et de la supposition: il concernait aussi bien les « verbes » que les « noms ».

<sup>22</sup> A.M., f. 213rb, 6-7.

s'exprime principalement à travers la prédication. Mais pour le comprendre, il faut d'abord cerner son objet.

\* \* \*

L'étude de la signification s'effectue à la fois dans la première partie, qui porte sur les termes, et dans la seconde, qui concerne les signifiés. Elle se présente, pour la plus grande part, sous la forme d'un tableau critique de diverses théories, tableau qui s'organise autour d'une division entre théories « anciennes » et théories « modernes ». Toutes caractérisent la signification par son point d'application.

Pour ce qui est des théories anciennes (dont L. M. de Rijk estime qu'elles correspondent à des textes de la fin du XI<sup>e</sup> siècle), l'auteur en mentionne trois. Les *voces* signifieraient soit une *imaginatio*, soit une *idea forma* rapportée à la *mens divina*, soit une intellection — cette dernière hypothèse étant elle-même susceptible de diverses interprétations. Ces opinions sont toutes récusées, sans être vraiment soumises à une critique détaillée. La dernière mériterait sans doute le plus ample examen, aussi bien à cause de sa diversité interne (l'intellection pouvant être tenue pour une faculté de l'âme, pour l'acte d'intelliger, pour une propriété de la chose en tant qu'elle est intelligée, ou pour un mode d'intelliger) qu'à cause des autorités dont elle peut se réclamer, de Boèce (et à travers lui Aristote) jusqu'à Abélard, par certains aspects. Revenant sur cette question lorsqu'il s'agira de réexaminer le rôle de l'intellection dans l'imposition, l'*Ars Meliduna* précisera alors qu'il vaut mieux ne pas employer le terme de « signification » pour une telle relation du mot à l'intellection: « Magis proprie tamen dicerentur interpretari vel constituere intellectus quam significare »<sup>23</sup>.

Parmi les modernes, deux théories paraissent dignes d'être mentionnées. La première présente l'intérêt de distinguer diverses relations aux objets eux-mêmes. Pour cette doctrine, un nom propre signifie et appelle la même chose tandis qu'un nom appellatif signifie les objets qu'il appelle de manière indéterminée. On peut alors dire qu'un terme commun signifie une *maneries*, laquelle n'existe par conséquent pas en dehors des individus. Rappelons que Jean de Salisbury a rapporté l'emploi du terme *maneries* en le critiquant pour sa nouveauté. Il

<sup>23</sup> *Ibid.*, f. 213va, 23.

indique (mais en avouant ne pas bien comprendre) que la *maneries* signifie soit une chose universelle, soit une collection de choses<sup>24</sup>. La notion est utilisée par Abélard sous la forme *maneria*, comme équivalent de « genre » ou d'« espèce », soit dans une explication littérale comme un terme bien connu susceptible d'éclairer un terme technique, soit pour éviter ces termes précis là où l'« espèce » ou le « genre » n'ont pas le sens strict qu'ils ont chez Aristote<sup>25</sup>.

La seconde doctrine évoquée est la plus intéressante car c'est celle dont l'auteur est le plus proche. C'est la théorie du *status* dont Abélard a usé, on le sait, pour le problème de la signification des termes universels. Elle est résumée de la sorte<sup>26</sup>:

Secunda opinio [...] fatetur dictiones significare communes status vel privatos, idest participabiles ab uno solo vel a pluribus.

Par rapport à la notion de *maneries* évoquée plus haut, celle de *status* semble d'abord impliquer une généralisation: elle ne concerne pas seulement les genres et les espèces mais la signification de tous les noms, universels ou singuliers, puisqu'il existe des *status* privés. Tel n'était pas l'usage d'Abélard. Même si, en un passage de la *Logica Ingredientibus*, il semble admettre un *status* singulier<sup>27</sup>, il ne fait véritablement appel à ce concept que pour la théorie des termes universels. Ici, la discussion va au contraire se cristalliser sur le cas du *status* privé. Concernant le *status* commun, les formules sont très voisines de celles d'Abélard<sup>28</sup>:

Audita quippe hac voce 'homo', statim mens concipit talem statum in quo conveniunt omnes homines ex eo quod sunt homines.

<sup>24</sup> Cf. JEAN DE SALISBURY, *Metalogicon*, II 17, ed. C. C. WEBB, Oxonii, 1929, pp. 95, 12-96, 2.

<sup>25</sup> Sur l'emploi de ce terme par Abélard, cf. J. JOLIVET, « Notes de Lexicographie Abélarde », *Pierre Abélard et Pierre le Vénéral, les courants philosophiques, littéraires et artistiques en Occident au milieu du XII<sup>e</sup> siècle*, Actes du Colloque International du C.N.R.S. n. 546, Abbaye de Cluny, 2-9 juillet 1972, Paris, 1975, pp. 531-545.

<sup>26</sup> A.M., f. 213rb, 57-58.

<sup>27</sup> Cf. *Logica Ingredientibus*, *Glossae super Praedicamenta Aristotelis*, p. 140, 19-22: « Et in hac quidem ultima significatione sumptum est hoc nomen substantia a substantiali significatione substantiae, secundum scilicet generalem vel specialem statum vel singularem ».

<sup>28</sup> A.M., f. 213vb, 32-34.

Chez le Péripatéticien du Pallet, le statut ontologique du *status* est énigmatique. L'« être-homme » dans lequel « conviennent » tous les hommes n'est ni une chose séparée ni une chose dans les choses, sans cependant n'être rien. Il s'agit d'abord d'une exigence logique pour fonder la signification des termes universels. Dire que tous les hommes conviennent *in esse hominem*, c'est d'abord prélever le « verbe » (copule et attribut) dans le *dictum* 'Socratem esse hominem'. Néanmoins, cette exigence logique se trouve d'une certaine manière projetée sur le plan de l'être, à tel point que l'on trouve, en particulier dans les *Gloses sur les Catégories*, des passages de tonalité assez platonicienne: il existe un ordre naturel des genres et des espèces, même s'il échappe à notre intelligence, et il renvoie en fin de compte aux idées divines<sup>29</sup>.

L'*Ars Meliduna* n'en reste pas à la première présentation proposée du *status* car celle-ci rend difficilement intelligible la signification des noms propres; d'où une autre variante<sup>30</sup>:

Dicunt alii quoniam vox dicitur ideo significare statum quia appositione sua facit illum praedicari [...]. Et videtur hoc satis probabiliter dictum.

Cependant, de plus amples explications sont requises. D'une part, l'élimination définitive de ces problèmes est renvoyée au deuxième traité: « Quod melius tractatus significatorum expediet »<sup>31</sup>. D'autre part, la notion de prédication doit être précisée, qui seule permet de discerner la conception satisfaisante du *status*.

La théorie du *status* qui est susceptible de fournir une solution adéquate au problème de la signification fait appel à des relations syntaxiques. C'est d'abord l'apposition et non la prédication qui permet de souligner cet aspect: « ... appositione sua facit illum praedicari ». L'apposition n'a en effet de sens qu'en relation avec la supposition, pour caractériser la relation d'un verbe et d'un nom. L'idée de prédication, quant à elle, s'avérera plus complexe. Pour lors, il appert qu'un mot signifie un *status* parce que, s'il est « apposé », il fait

<sup>29</sup> Cf. J. JOLIVET, *Théologie et Arts du Langage chez Abélard*, Paris, 1969, pp. 353-354. L'*Ars Meliduna*, quant à elle, paraît récuser toute validité aux idées divines pour la théorie de la signification, comme nous l'avons vu à l'occasion de la critique d'anciennes théories.

<sup>30</sup> A.M., f. 213vb, 34-36.

<sup>31</sup> *Ibid.*, 43.

en sorte que ce *status* soit « prédiqué » — sous-entendu du sujet, lequel est aussi bien le sujet de la proposition que la substance première nommée ou appelée par celui-ci. Quelques précisions suivent. En premier lieu, il faut comprendre la prédication « au sens large ». Qu'entendre par là? L'explication immédiatement proposée est celle-ci: « Voces quippe sunt instrumenta praedicandi ». Peut-être s'agit-il moins, cette fois-ci, d'indiquer une relation intra-propositionnelle que de réaffirmer une relation à l'objet réel, selon un rapport simple de substitution entre mot et chose. Une seconde explication est donnée un peu plus loin<sup>32</sup>:

Ideo autem superius diximus praedicationem large accipiendam — pro quacumque scilicet assignatione —, quia non omnes dictiones significant tales status qui sint praedicabilia.

Cela s'éclaire des précisions apportées plus avant dans le texte, où l'auteur examine dans quelles propositions l'on a affaire à une prédication (sous-entendu: au sens strict). Pour s'en tenir au cas des propositions affirmatives, le prédicat doit signifier un universel et le sujet un universel ou un singulier<sup>33</sup>. Dans la mesure où existent des *status* privés, tous les mots ne signifient pas des prédicables en ce sens; c'est pourquoi le *status* doit être défini par une conception plus large de la prédication. Le *Compendium Logicae Porretanum*, dans le cadre d'une théorie sémantique fort différente — puisqu'il ignore le concept de *status* (ici central) et estime que toute forme prédiquée est singulière (alors qu'ici sont admis des *status* universels) — peut néanmoins montrer comment à l'époque on prend en considération des propositions où quelque chose de singulier se trouve prédiqué — ici, un *status* privé, là une subsistance individuelle par quoi le subsistant est ce qu'il est: « ... cum iste sit homo et sit Socrates, sui propria existentia (id est personali forma) est Socrates ... »<sup>34</sup>. Le sens large de la prédication inclurait alors des propositions telles que « ceci est Socrate » ou « Cicero est Tullius ». Au premier abord, cette interprétation semble difficilement compatible avec la thèse (conforme à la lettre des textes aristotéliens), selon laquelle le singulier n'est pas prédicable<sup>35</sup>. Mais

<sup>32</sup> *Ibid.*, 41-43.

<sup>33</sup> Cf. *ibid.*, f. 222rb, 18-20.

<sup>34</sup> *Loc. cit.*, III 13, p. 39 5-7.

<sup>35</sup> Cf. *A.M.*, f. 223vb, 15: « Singulare est subicibile quod nullo modo est praedicabile ». Cf. aussi *ibid.*, 38 ss.

outre les divers sens, plus ou moins stricts, de la « prédication », ceci s'explique par une ambiguïté certaine concernant l'emploi du concept de « singulier » dans l'*Ars Meliduna*. Parfois, il paraît s'agir de la substance première, de l'individu sensible: « Omne enim singulare habet aliquid esse et ad suum esse exigit suum superius, ut hoc individuum 'Socrates'... »<sup>36</sup>; il n'est alors pas prédicable. Mais il est souvent question, plus rigoureusement, du signifié d'un nom propre, soit d'un *status* privé par lequel l'individu est cet individu: « Quare sunt extra sensibilia, et extra intelliguntur, ut haec species 'homo' vel hoc individuum 'Socrates' extra Socratem ... »<sup>37</sup>. Ce *status*, comme les autres, est à l'égard du sensible dans une relation qui peut être formulée par une prédication, au sens large.

En second lieu, le texte renvoie aux catégories aristotéliennes, présentées comme divers types de signification, et les assimile à des modes de prédication<sup>38</sup>:

Quaedam eorum significant substantiam, quaedam qualitatem, quaedam quantitatem, etc; idest: quaedam praedicant (substantiam, quaedam) qualitatem, etc; hoc est quaedam praedicatione sua ostendunt quid aliquid sit, quaedam quale aliquid sit, etc.

Ce renvoi aux *Catégories* pourrait faire craindre un strict parallélisme logico-ontologique. Les choses sont plus complexes du fait de la primauté de la catégorie de substance. Or si, d'un côté, énoncer l'être d'une chose conduit à formuler des attributions qui mettent en œuvre des substances secondes (genres ou espèces), d'un autre côté toute substance paraît signifier *hoc aliquid*. Conformément au texte des *Catégories*, le texte dit bien que toute substance « paraît » (*videtur*) signifier *hoc aliquid*. Ce même passage des *Catégories* est évoqué dans les premiers commentaires des *Réfutations Sophistiques* pour ce qui est dénommé *figura dictionis secundum appellationem*. Les premières Gloses connues sur les *Réfutations Sophistiques* se situent entre Abélard et notre texte<sup>39</sup>. Peut-être y a-t-il là un élément qui intervient dans l'élaboration du sens technique de l'appellation comme nomination de substances premières. Mais faire de cette relation la base

<sup>36</sup> *Ibid.*, f. 225ra, 52-53.

<sup>37</sup> *Ibid.*, f. 219rb, 46-47.

<sup>38</sup> *Ibid.*, f. 213vb, 38-40.

<sup>39</sup> Cf. L. M. DE RIJK, *Logica Modernorum*, vol. I, Assen, 1962, p. 88.

(fondement ou présupposition) de la signification, suppose un renversement. Les Gloses s'en tiennent à la lettre du texte d'Aristote: « ... ut hoc nomen 'homo' appellat Socratem et Platonem eadem figura et ex hoc videtur quod significat Socratem et Platonem; non tamen est verum »<sup>40</sup>. De même, le *Compendium Logicae Porretanum*, fidèle à la doctrine de Gilbert séparant nettement, pour tout nom, la nomination d'une chose et la signification d'une qualité, tient que seul le nom propre signifie *hoc aliquid* tandis que le nom commun signifie *quale quid*<sup>41</sup>. L'*Ars Meliduna* est moins scrupuleuse sur cette distinction. Loin de relever le risque de tromperie indiqué par Aristote, notre texte se contente d'expliquer ce que veut dire *significare hoc aliquid* par le fait que toute substance (c'est-à-dire tout terme substantiel), par sa prédication, détermine l'être singulier de la chose, semblant ainsi ne pas tenir compte de la réserve initiale impliquée par le mot *videtur*. On est donc renvoyé à l'attribution, à des choses singulières, de manières d'être ou de *status*, et c'est ce rapport que transcrit linguistiquement la prédication.

La signification se révèle ainsi assez complexe. Une fois écartées les solutions qui renvoyaient la signification à un domaine extérieur aux choses réelles (idées divines ou simplement intellections), c'est la théorie du *status* qui est reprise, discutée, raffinée. Il ne se peut agir ici de formes ou de genres séparés, existant sur le mode d'être des choses. Mais la notion de *status* n'est pas ici la simple transcription théorique, sans portée ontologique, d'exigences logiques ou linguistiques. L'appel aux catégories nous place au contraire sur le terrain de l'être, pour autant que traditionnellement elles ne sont pas conçues seulement comme divers questionnements mais également comme des genres d'être. Dès lors, le cœur du problème de la signification réside moins dans l'analyse des termes eux-mêmes, de leur articulation, de leurs propriétés, que dans une étude des réalités signifiées par ces termes. C'est sans doute pourquoi ces questions paraissent difficiles à maîtriser dans la première partie du traité: « Quod melius tractatus significatorum expediet ».

Encore faut-il voir comment la question des signifiés sera abordée dans ce deuxième traité. Or, pour l'essentiel, il s'agit d'élucider les

<sup>40</sup> *Glose in Aristotilis Sophisticos Elenchos*, ed. in *Logica Modernorum*, vol. I, p. 222, 9-11.

<sup>41</sup> Cf. *Compendium Logicae Porretanum*, I 11, p. 6.

rapports entre l'universel et le singulier. Par ce basculement se manifeste toute la complexité des relations qui se tissent, dans ce type de pensée, entre l'analyse logico-linguistique d'une part et des considérations proprement ontologiques d'autre part.

\* \* \*

Plusieurs passages de l'*Ars Meliduna* attestent l'importance de ce que L. M. de Rijk a appelé l'« approche contextuelle », élément décisif dans la mise en place de la *logica modernorum*. Toute la discussion sur l'appellation, à la fin de la première partie, illustre cette approche contextuelle. L'appellation est alors traitée comme une « propriété du terme » au sens que cette expression va prendre dans la logique terministe, c'est-à-dire, contrebalançant la présentation qui en a été faite dès le début sur le modèle de la nomination et du baptême, comme une propriété que reçoit le terme dans un ensemble propositionnel. Les règles de détermination temporelle de l'appellation montrent comment le nom s'applique aux objets présents, passés ou futurs, en raison du temps du verbe qui le suit. Au delà de ces règles bien connues, notre texte expose des variations de l'appellation résultant de la structure de la phrase (par exemple une disjonction) ou de la présence de verbes aux caractéristiques particulières (par exemple des verbes intentionnels).

Mais plus importantes pour nous que ces variations de l'appellation, somme toute banales dans les premiers textes de la *logica modernorum*, sont les modifications de la signification elle-même en fonction de données contextuelles. Ultérieurement, la signification sera tenue pour immuable, alors que l'appellation ou la supposition feront l'objet d'ampliations ou de restrictions. Ici, la signification, sans doute parce qu'elle est seconde par rapport à l'appellation, est elle-même soumise à des variations. On peut donc dire que la signification est déterminée de manière linguistique, propositionnelle ou contextuelle. C'est particulièrement évident lorsque l'auteur discute de l'équivoque. Selon lui, aucun nom n'est de lui-même équivoque<sup>42</sup>. Dès ce moment, la rupture est patente avec l'approche ponctuelle des pro-

<sup>42</sup> C'est une des raisons qui ont conduit L. M. de Rijk à attribuer ce traité à l'Ecole des *Melidunenses*. La Glose *Promisimus* attribue en effet à cette école la thèse selon laquelle un nom ne peut pas être équivoque: cf. *Logica Modernorum*, II-1, p. 281.

blèmes sémantiques, qui prévalait par exemple chez Boèce. Si un nom peut être tenu pour équivoque, c'est la plupart du temps en lui-même: le son « chien » peut me faire penser aussi bien à l'animal aboyant qu'à la constellation céleste; le contexte peut éventuellement permettre de lever l'équivocité. L'*Ars Meliduna* refuse l'idée d'une équivocité intrinsèque du nom. En un premier temps, l'équivocité est rejetée au niveau des *signifiés* ou des *êtres nommés*, en s'appuyant sur le début des *Catégories* d'Aristote<sup>43</sup>. Mais cela n'explique pas comment des noms de même forme en viennent à renvoyer à des signifiés différents. Un second élément fournit l'explication, c'est le contexte qui détermine la signification: « Nihil prohibere eundem terminum plura significare in diversis locutionibus ex diversis adiunctis »<sup>44</sup>. La conception de l'institution des noms que nous avons examinée plus haut se trouve ici réinvestie. En effet, si un nom signifiait des choses différentes en raison de diverses institutions, il pourrait être dit en lui-même équivoque. Seulement, l'institution ne confère pas une signification mais une appellation. Un nom n'est donc pas équivoque; il peut simplement être pris de manière équivoque, selon des contextes ou des usages différents: « Aequivoce vero dicitur accipi dictio, quia alio modo dicitur de uno quam de alio »<sup>45</sup>.

Par ces différentes manières dont un nom est dit d'une chose ou d'une autre, on retrouve, dans toute sa complexité, la prédication déjà rencontrée à propos de la signification et du *status*. Abordée précédemment comme propriété d'un terme, la signification a conduit au *status* qui en est le point d'application, mais elle a dû pour cela être médiatisée par la prédication. Cherchant maintenant à cerner l'équivocité, qui doit être rapportée au contexte, nous revenons à la signification, irrémédiablement liée au discours et à la prédication. Signification et contexte se nouent donc de manière complexe, au croisement de la syntaxe et de la sémantique. Mais y a-t-il une circularité entre ces concepts ou bien, à un moment de ce parcours, sommes-nous renvoyés à un élément plus fondamental? Nous avons déjà entrevu que la prédication se fonde elle-même sur quelque chose de non linguistique, que le concept de *status* a pour fonction de cerner. Dans sa première partie, l'*Ars Meliduna* renvoyait à plus tard l'élu-

<sup>43</sup> Cf. *Catégories*, ch. 1, 1a 1-2.

<sup>44</sup> *A.M.*, f. 214vb, 4-5.

<sup>45</sup> *Ibid.*, 8.

cidation du *status*, donc la question du fondement de la prédication. La seconde partie, censée expliquer de manière plus complète l'attribution du *status*, nous livre des considérations d'une tout autre nature. Certes, s'y trouvent encore des précisions sur la signification ou l'absence de signification de telle ou telle sorte de terme: par exemple, les termes paraissant dénoter des *figmenta*, comme *chimaera*, ou les termes infinis, comme *non-homo*. Chaque fois, on reconnaît que ces termes ne signifient pas en réalité l'universel que par leur configuration ils paraissent signifier, parce qu'ils ne posent pas un *status* dans la chose dont il est question: « Nullum infinitum significat universale. Quia nullum statum ponit in re subiecta »<sup>46</sup>; « ... nec ponunt aliquem statum in re subiecta »<sup>47</sup>. Ce n'est pas la forme syntaxique de la proposition qui peut faire la différence. Il ne s'agit pas non plus uniquement, comme ce sera le cas dans la théorie développée de la supposition, de dire qu'il n'existe pas de suppôt ou d'appellat qui puisse vérifier la proposition — quoi que puissent laisser penser les développements qui suivent immédiatement, concernant des phrases qui peuvent convenir dans le futur à certains appellats. La question est en vérité celle du rapport entre la substance-sujet et le *status* qu'on lui attribue. C'est pourquoi les considérations sur l'universel sont décisives.

Ce qu'on a appelé le « problème des universaux » se trouve parfaitement articulé aux considérations qui précèdent, dans la mesure où l'universel est défini, conformément à la doctrine aristotélicienne, comme ce qui peut être prédiqué de plusieurs êtres. Mais chez la plupart des auteurs ultérieurs, cette prédication sera entendue en un sens logico-linguistique et par suite transcrite en signification. Ici, l'universel étant *signifié* et non pas *signifiant*, la prédication qui fonde la signification de l'universel doit s'éclairer de considérations sur la nature de cet universel: « Sed illud praedicabile quid sit — utrum scilicet sit res an terminus — contingit dubitari »<sup>48</sup>. Certes, l'auteur semble d'abord refuser cette alternative. Il ne s'engage donc pas dans la voie qui deviendra dominante dans le terminisme du XIV<sup>e</sup> siècle et qui fut déjà explorée par Abélard, considérant l'universel comme un mot<sup>49</sup>. Cependant, il ne se place pas non plus immédiatement sur

<sup>46</sup> *Ibid.*, f. 221va, 22-23.

<sup>47</sup> *Ibid.*, 57-58.

<sup>48</sup> *Ibid.*, f. 218vb, 52.

<sup>49</sup> La notion de *terminus* n'est pas encore employée par Abélard lorsqu'il

le terrain des réalistes pour qui l'universel serait une chose et la question principale celle du rapport entre cette chose universelle et les choses singulières. Il précisera un peu plus loin que l'universel ne fait pas partie de l'être des choses au sens où il en serait un élément. Son propre choix le place toutefois sur un terrain plus ontologique que linguistique: « Nos dicimus quoniam omne universale est res quaedam intelligibilis [...] idest quiddam quod solo intellectu habet percipi »<sup>50</sup>. L'universel est donc une chose intelligible, *res intelligibilis*. Assurément, le mot *res* peut avoir en latin un sens très large, désignant toute sorte d'entité. Néanmoins, *res* s'oppose à *terminus*. Refusant d'enseigner la dialectique *in re*, Abélard esquissait une théorie non réaliste de l'universel, même s'il employait parfois le mot *res* dans un sens large pour désigner le signifié ou le défini<sup>51</sup>. Le *status hominis* était présenté par lui comme « ... ipsum esse hominem, quod non est res »<sup>52</sup>. L'*Ars Meliduna*, quant à elle, refuse bien de faire de l'universel une chose sensible, ou un élément dans les choses sensibles, mais en le présentant comme *res intelligibilis* elle s'oriente vers une ontologie de l'intelligible. Antérieurement, l'auteur avait paru récuser une certaine forme de platonisme. Il rejetait alors l'idée que l'objet de la signification puisse être constitué de formes ou idées subsistant éternellement dans l'intellect divin. Maintenant, Platon lui-même est convoqué à travers la présentation faite par Boèce, même s'il est rapproché d'Aristote de manière quelque peu éclectique. De ce dernier, l'*Ars Meliduna* retient surtout que les formes sont perçues par le seul intellect, non par l'imagination ou les sens.

aborde le « problème des universaux ». Comme on sait, il parle selon les périodes de *vox* ou de *sermo*. Les notions d'universel et de terme se trouvent en revanche reliées dans un *Compendium* de logique provenant de l'École du Mont Sainte Geneviève, texte que L. M. de Rijk situe un peu avant 1140: « Termini sunt nomina et verba et orationes [...] Terminorum alius est universalis, alius singularis ... » (cité d'après L. M. DE RIJK, « Some New Evidence on Twelfth Century Logic: Alberic and the School of Mont Ste Geneviève (*Montani*) », *Vivarium* IV (1966) pp. 1-57. Dans l'*Isagoge* tel que le commente Boèce, la question n'est pas formulée comme dans l'*Ars Meliduna* et l'idée de terme est absente. Il s'agit seulement de savoir si les genres et les espèces subsistent vraiment ou sont purement *intellectuels*, s'ils sont corporels ou incorporels et s'ils sont ou non séparés des êtres sensibles; cf. A. M. S. BOETHII *In Isagogen Porphyrii Commenta*, rec. S. BRANDT, Vindobonae-Lipsiae, 1906, ed. 1a, I 10, p. 24.

<sup>50</sup> *A.M.*, f. 219rb, 18-19.

<sup>51</sup> Cf. J. JOLIVET, *art. cit.* (*supra* n. 25).

<sup>52</sup> *Logica Ingredientibus, Glossae super Porphyrium*, p. 20, 7.

C'est pourquoi l'universel ne doit pas être pensé à la manière d'une substance sensible<sup>53</sup> mais selon des modalités d'être propres à l'intelligible. Il s'agit d'une forme particulière d'être, que les universels partagent avec quelques autres réalités: « Non sunt ergo universalia substantiae nec proprietates, sed habent suum esse per se; sicut enuntabilia, tempora, et voces, et fama »<sup>54</sup>. Le problème est donc celui du rapport entre cet intelligible et les substances sensibles.

L'*Ars Meliduna* reprend à cet effet des notions telles que la *convenance*, déjà rencontrée chez Abélard, ou la *communio rerum*<sup>55</sup>. Mais le rapport entre cette *res intelligibilis* et les êtres sensibles est surtout pensé comme *participation*. Cette notion, déjà présente dans le premier exposé du *status*, est reprise et pleinement assumée<sup>56</sup>:

Dicuntur tamen participari a sensibilibus quia circa ea intelliguntur et illa sunt res eorum, ut quilibet homo (est) res huius universalis 'homo', idest quilibet homo est homo.

On voit clairement, ici, la participation fonder la prédication. Mais la formulation peut nous paraître paradoxale car elle suppose que nous

<sup>53</sup> L'insistance de l'auteur à dire que les genres et les espèces ne font pas partie de l'être des choses — ce qui le conduit à des formules extrêmes telles que: « ...sunt extra sensibilis et extra intelliguntur » — évoque *a contrario* la position des *Montani*: « Dicimus enim genera et species in sensibilibus esse posita, per sensibilis esse suum habere et extra intelligi [...] Genera et species totum esse suum habent in individuis [...] Totum esse generis vel speciei est positum in sensibilibus, quia in ipsa creatione sensibilium creata sunt universalis et esse suum habent per illa, quasi non potest esse animal nisi hoc vel illud animal, intelligi tamen extra ista potest » (Commentaire sur l'*Isagoge* de Porphyre, MS Vienne, V.P.L., 2486, ff. 47ra-rb, cité d'après L. M. DE RIJK, *art. cit.*, *supra* n. 49), p. 24. Si l'on doit admettre, conformément au témoignage de Jean de Salisbury (*Metalogicon*, II 10), qu'Albéric de Paris et Robert de Melun ont enseigné au Mont Sainte Geneviève à la même période, juste après le départ d'Abélard, au point que l'on ait pu classer des traités tenant Robert pour maître parmi les textes de l'École des *Montani*, il n'en est pas moins clair qu'à l'époque de l'*Ars Meliduna*, les *Melidunenses* en sont venus à s'opposer à la doctrine précédemment développée par les *Montani* sur un problème central comme celui du statut des universels.

<sup>54</sup> *A.M.*, f. 219rb, 44-45. Cette énumération est particulièrement intéressante en ce qu'elle recoupe la liste des incorporels selon les Stoïciens; sans doute cela confirme-t-il simplement la forte présence de Boèce dans ce texte.

<sup>55</sup> Cf. *ibid.*, f. 219rb, 31-32: « Genus est intellecta communio rerum specie differentium, species vero intellecta communio rerum numero differentium ».

<sup>56</sup> *Ibid.*, f. 219rb, 48-49.

abandonnions toute idée de l'être prenant le sensible comme modèle. L'intelligible est ici la norme. La substance sensible est la *res* d'un universel intelligible. Cette relation est explicitée par quelques considérations sur la *maneries*: le rapport entre l'universel et le singulier est le même qu'entre une *maneries* ou une nature et un quelque chose (*aliquid*). Ce n'est pas la *maneries* qui est dans quelque chose, c'est le quelque chose qui est la chose de la *maneries*. La prédication exprime une telle relation, à condition toutefois de distinguer deux types de prédication, comme le fait la suite du texte. L'une formule une inhérence, en attribuant à un sujet une qualité qui est en lui; l'énoncé montre alors cette inhérence, sans pour autant signifier la qualité qui inhère: « Hoc universale 'album' praedicatione sua ostendit inesse albedinem quam tamen non significat »<sup>57</sup>. L'autre prédication attribue un genre ou une espèce. Ces universels sont perçus par l'intellect au sujet de la chose sensible: « circa ea intelliguntur »; ils ne font pas partie du sensible mais ils sont ce à partir de quoi le sensible est, c'est-à-dire aussi bien est de telle espèce, de tel genre, etc.: « ... haec species 'homo' est id unde aliquid habet esse homo — quaedam scilicet unitiva communio in qua Socrates et Plato ostenduntur uniri et convenire, dicto eos esse homines ... »<sup>58</sup>.

Une démarche similaire est ensuite adoptée à propos des singuliers. Comme le fait remarquer L. M. de Rijk, la présentation est propositionnelle, donc linguistique, même si la prédication conjugue en vérité plusieurs aspects. Est singulier ce qui peut être sujet et n'est pas prédicable. Mais le signifié d'un nom propre est présenté en des termes qui sont calqués sur ceux employés plus haut à propos de l'universel<sup>59</sup>:

Significatum hoc nomine 'Socrates' [...] est res quaedam intelligibilis ad quam sensus non conatur, status enim quidam singularis et privatus unde Socrates habet esse Socrates.

<sup>57</sup> Cf. *ibid.*, f. 219rb, 51. En formulant ainsi cette distinction, l'*Ars Meliduna* s'oppose au *De Grammatico* d'Anselme, selon lequel le terme *grammaticus* appelle l'individu, l'homme qui est lettré, mais signifie la grammaire: cf. *De Grammatico* (ed. D. P. HENRY, *The De Grammatico of St Anselm*, Notre-Dame, 1964), 4. 2340, p. 37.

<sup>58</sup> *A.M.*, f. 223vb, 17-18.

<sup>59</sup> *Ibid.*, f. 223vb, 15-17.

Le dispositif conceptuel est le même que précédemment pour l'universel: le *status* est une *res intelligibilis*, et la clé de la signification est le rapport de cette *res* à l'*esse* de Socrate.

Les possibilités de signification renvoient donc aux rapports du sensible et de l'intelligible, de la chose et de son être ou, plus fondamentalement, de ce dont elle est la chose, de ce que son être suppose et exige: « ... superiora magis proprie dicuntur exigi ad esse inferiorum quam ea constituere »<sup>60</sup>. Certaines formules partent du sensible pour s'interroger sur ce qu'il est. Le *status* est alors ce par quoi la chose sensible est, et est ce qu'elle est: l'*esse Socrates* pour le *status* privé, l'*esse homo* pour le *status* spécifique ... ; d'autres formules partent à l'inverse de l'intelligible, considéré comme ce qui est premier: dès le début de la deuxième partie, les universels (les genres et les espèces) sont tenus pour antérieurs par nature aux singuliers: « ... universalia longe digniora sunt utpote priora in natura »<sup>61</sup>. Selon que l'on adopte l'une ou l'autre de ces deux approches complémentaires, le terme *res* désignera soit le quelque chose sensible (« ... quilibet homo est res huius universalis homo ... »), soit la chose intelligible (« ... omne universale est res quedam intelligibilis ... »). De même, il arrive que l'*esse* concerne l'intelligible (« ... habent suum esse per se ... »); mais il désigne habituellement l'être des choses, auquel cas il ne convient pas à l'universel. En vérité, le sensible tire son être, sa subsistance, des genres et des espèces: « Dicitur autem aliquod universale esse substantiale quod semper adest et est causa subsistendi, ut genera et species et substantiales differentiae »<sup>62</sup>. Nous pouvons sans doute nommer « prédication substantielle » celle qui attribue de tels universels, c'est-à-dire des *status* essentiels, à un sujet, par opposition à la formulation d'une relation d'inhérence, qui attribue au sujet une qualité ou un élément naturellement constitutif<sup>63</sup>. Cette « prédi-

<sup>60</sup> *Ibid.*, f. 222rb, 46-47.

<sup>61</sup> *Ibid.*, f. 218vb, 47-48.

<sup>62</sup> *Ibid.*, f. 220vb, 47. Les *status* accidentels ne peuvent pas quant à eux conditionner de cette manière l'être de la chose; mais dans la théorie qui vient d'être développée, on ne voit plus très bien quel est leur statut et leur fonction ontologique; c'est sans doute pourquoi l'auteur dit que cela lui paraît difficile à comprendre et s'en remet à l'autorité d'Aristote! (cf. *ibid.*, 1 ss.).

<sup>63</sup> Le *Compendium Logicae Porretanum* distingue trois types de prédication: accidentelle, substantielle et personnelle (cette dernière étant celle par laquelle une forme individuelle est attribuée): cf. *loc. cit.*, I 23, pp. 10-11. On peut peut-être rapprocher de la prédication personnelle l'attribution d'un *status* privé dans

cation substantielle » manifeste alors l'être même de la chose sensible en énonçant un *status* perceptible par le seul intellect.

Ce sont de telles relations qui fondent la prédication et, par ce biais, la signification. L'analyse des signifiés dans laquelle se résout la théorie de la signification est donc étroitement dépendante de considérations ontologiques. S'il y a divers types de prédication (sens large/sens strict, substantielle/accidentelle, etc.), c'est celle qui exprime le rapport de l'universel-genre (ou espèce) à ce qui en est la chose, qui permet de définir la signification. Ce sont ces développements sur l'être des choses qui assurent la cohérence et la complétude de la théorie de la signification dans l'*Ars Meliduna*.

\* \* \*

L'*Ars Meliduna* offre incontestablement une réflexion riche et détaillée sur la signification. Celle-ci n'est pas reçue pour une notion évidente, comme ce sera le cas dans maints textes du XIII<sup>e</sup> siècle. Des distinctions sont opérées pour la cerner, comme celle de l'appellation et de la signification; son concept est expliqué par d'autres concepts, comme celui de prédication. Même au cours de la deuxième partie, l'étude des mots qui signifient un universel et de ceux qui signifient un singulier permet encore d'illustrer et de préciser les principes établis dans la première partie.

Ce texte n'a pas pour seul intérêt de témoigner des débats de l'époque; il contient également des éléments originaux. Tel est le cas du primat de l'appellation sur la signification, qui met au premier plan la nomination d'un objet réel et qui conduit tout naturellement à faire de la désignation d'un être présent un exemple privilégié, voire un modèle de renvoi signifiant. Certes, la signification n'est pas soumise, quant à elle, au présent et à l'existence, de sorte que l'on ne saurait voir dans ce texte l'anticipation des idées développées par Roger Bacon. L'*Ars Meliduna* avance néanmoins des éléments qui, ultérieurement développés et réélaborés, feront évoluer la réflexion logique et sémantique vers une théorie de la référence dans le cadre de l'analyse des propriétés des termes. La théorie de la signification ne

*Ars Meliduna*, qui n'est pas une « prédication » au sens strict puisque le prédicat n'est pas un universel. Notre texte reste très discret sur ce type d'attribution, qui semble toutefois plus proche de la prédication que j'ai nommée « substantielle » que de l'accidentelle car elle concerne l'être même de la chose.

s'organise pourtant pas autour de ces éléments car les considérations métaphysiques prennent le pas sur l'analyse strictement logique des énoncés. L'étude de la signification suppose tout un détour par celle de la prédication, par où s'introduit dans notre texte l'« approche contextuelle » des phénomènes sémantiques. Mais c'est justement dans cette exposition de la prédication dans sa dimension linguistique, dans la formulation de l'articulation logique entre le sujet et ce qui en est prédiqué, que se révèle la présence, le poids, la prégnance d'une certaine conception de l'être et plus particulièrement du rapport entre le sensible et l'intelligible. La signification se constitue sur la base de l'appellation et cependant vise un *status* qui, en tant qu'intelligible, possède un être propre, qui est et est conçu en dehors des sensibles. La question centrale est donc celle du rapport entre ce *status* (privé, spécifique ou générique) et le quelque chose sensible, la substance individuelle appelée par le terme. Ce rapport, pensé comme *participation*, est transcrit dans la prédication que nous avons appelée « substantielle ». L'auteur établit en effet une distinction entre divers types de prédication qui, sur le plan du langage, sont formellement identiques. Cette distinction est décisive pour notre propos puisque certaines prédications expriment ou transposent linguistiquement une relation de signification (en formulant le rapport du *status* à l'objet, elles donnent à comprendre ce que signifie le terme, universel ou singulier, qui appelle cet objet), et d'autres non; c'est ainsi qu'une attribution d'inhérence, reliant une qualité telle que la blancheur à un sujet, ne formule pas une relation de signification. Ce qui autorise cette discrimination, ce n'est pas l'organisation de la phrase ou le fonctionnement du langage lui-même (quelle différence, de ce point de vue, entre 'homo est albus' et 'homo est rationalis?'), c'est la position du signifié comme *status* intelligible et l'idée de participation, qui thématise le rapport entre cet intelligible et la chose sensible. Il est donc patent que la théorie de la signification est subordonnée à l'analyse métaphysique, et plus précisément à une ontologie de l'intelligible. Telle est la limite des éléments d'approche contextuelle présents dans le texte et telle est sans doute également la raison pour laquelle les rudiments d'analyse référentielle que nous avons mis en évidence au début ne peuvent *en ce lieu* déboucher sur une conception extensionnelle généralisée de la signification. Au moment où la signification s'expose en prédication, la sémantique s'annule dans l'ontologie. C'est cette solidarité de deux registres, logico-linguistique d'une part et onto-

logique de l'autre, qu'un siècle et demi ou deux siècles plus tard, sur la base de la sémiologie élaborée à Oxford, Guillaume d'Ockham puis les nominalistes parisiens prendront tant de soin à briser. Mais n'est-ce pas également cette imbrication qui, nonobstant la diversité des théories et par delà la richesse des analyses, marque en profondeur la sémantique au XII<sup>e</sup> siècle?

